

HUMEUR

## 654 versus Un

Dans un petit mois les grands (par la taille) éditeurs parisiens relanceront la rentrée littéraire. Millésime 2011 avec 654 titres annoncés. Contre 701 en 2010.

Prudence, disent-ils. Parce que le premier semestre de l'année n'a pas répondu à leurs attentes financières.

Alors 654 titres dès fin août, avec un avertissement: les premiers romans seront denrée rare, les «valeurs sûres» légion. Bref, chaque année on prend à peu près les mêmes et on recommence. Et tant pis pour l'ennui, la redondance, le manque d'inspiration, de respiration, de sublime, de dérangeant, de subversif. Il faut consommer, vendre, rentabiliser. Oh! certes il y aura de bonnes surprises. Bien sûr que l'on pourra cheminer au côté des éditeurs plus confidentiels, «provinciaux». A condition que ces maisons jouent vraiment le jeu de la différence. Mais globalement la mathématique du livre s'imposera, encore une fois, comme le plus petit dénominateur commun de la littérature contemporaine. Y a-t-il trop de livres? Mais non, bien sûr. La rigueur mathématique tient plutôt dans l'équation improbable que cherchent les «grands» éditeurs: tirage, prix, renommée et occupation quantitative des étals. D'où des piles de romans, mais peu de face-à-face avec des écritures-mondes. D'où la nécessaire défense des libraires comme relais passionnés de textes, et non comme vendeurs et vendeuses de papier au vent mauvais d'une époque consumériste. Gloire à elles et à eux.

**A contre-courant**, reste le livre unique. L'Un. Le dessiné, le gravé, fruit de la rencontre hasardeuse mais passionnée entre deux phrases et trois dessins. Pour dire encore que le livre devrait redevenir un terrain d'expérimentation, le manuscrit, la confrontation avec la force de l'image, du trait, de la touche. L'utopie du livre juste unique. Comme dans la collection géniale de Daniel Leuwers, documentée dans un... beau livre.

JACQUES STERCHI

> Daniel Leuwers, *Les très riches heures du livre pauvre*, Ed. Gallimard, 224 pp.

## Pierre s'en va au Parlement

&gt; Suite de la page 27

Le Palais était pourtant plein ce jour-là. Plein d'adolescents qui montaient les marches en silence, d'enfants en casquette rouge qui gloussaient, et plein surtout de parlementaires. Des hommes en costume, partout, qui parlaient calmement en petits groupes ou à deux. Pierre les regardait avec avidité, dans l'attente du miracle citoyen, de l'illumination. Mais brusquement, au bruit d'une sonnette grêle, ce fut une marée: tous les hommes cravatés se mirent à descendre les escaliers en courant! Et ils sont tous passés, en trombe, sans même voir le petit Pierre serré d'émotion contre la rambarde de marbre...

Puis son groupe a poursuivi la montée des marches, a longé un long couloir; une dame en uniforme leur a tendu un dépliant et le programme des discussions du jour. Ils étaient dans la tribune des visiteurs.

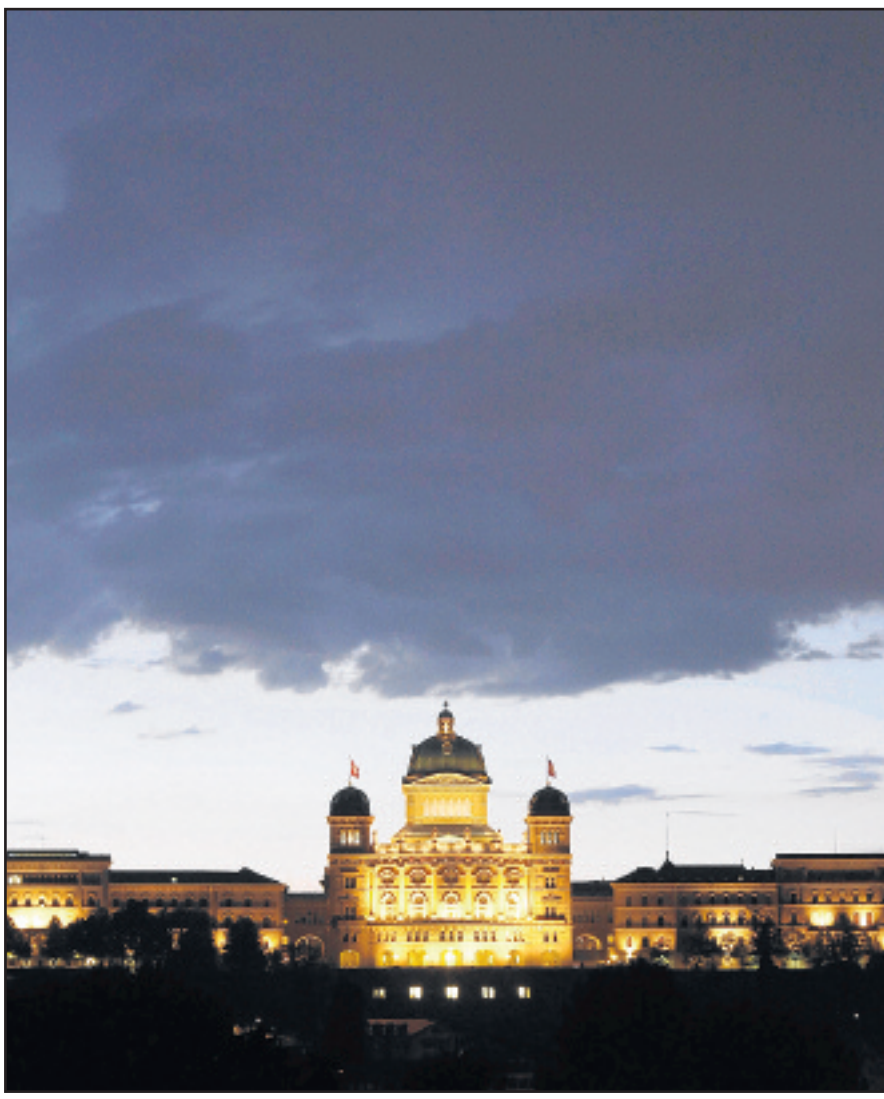
\*\*\*

Ils s'assirent en silence. Pierre était au premier rang; surplombant les conseillers nationaux, il se mit à les observer à s'en faire mal aux yeux. Il ne reconnaissait que les francophones, ceux qu'on voit le plus souvent sur la TSR, et c'est d'abord eux qu'il fixa. Leur manière de se mouvoir, de parler... Mais ils lui semblaient tout aussi loin de lui que lorsqu'il les voyait dans sa télévision... Alors progressivement, il commença à regarder les autres, ceux qui passent plutôt sur la Schweizer Fernsehen, ceux qu'il ne connaissait pas. Il y en avait tellement! Pierre se mit à transpirer. Le voilà dans l'habituel brouillard, marginal toujours, et aucun miracle citoyen pour l'en sortir. Rien ne se passe et sous ses yeux, c'est son passeport suisse qui s'éloigne de lui, de plus en plus vite: «Je ne suis pas Suisse, je ne suis pas Suisse...» Il enleva sa veste. Ça n'allait pas mieux. «Je vais vomir.» Eberlué, comme dans un songe, Pierre passa entre les visiteurs, gémit à la guide: «Les toilettes...» Elle lui indiqua vaguement une direction, attentive au débat.

Mais le badge visiteur de Pierre était resté accroché à sa veste, abandonnée là-bas sur son siège. En bras de chemise et sans badge, on pouvait lui attribuer n'importe quel rôle dans ce bâtiment. Pierre n'avait pas conscience du danger; il voulait seulement sortir! Dans le couloir, les gardiens étaient accaparés par un groupe de féministes qu'on ne savait plus où caser, et personne ne le vit passer.

\*\*\*

Il continua d'avancer, emprunta à nouveau les escaliers. Pierre suivait son passeport rouge qui fuyait, et la nausée ne



Le Palais fédéral: en Suisse, c'est le même trône qui sert à tout le monde. KEYSTONE

le lâchait pas. Il craignait de vomir sur le tapis moelleux, juste en-dessous de la coupole, et à une dame en veston qui passait, il demanda précipitamment: «Excusez-moi, je cherche les toilettes.

– Je vais vous montrer...», répondit-elle avec un fort accent.

Ensemble, ils descendirent les marches, croisant au passage la sécurité avec laquelle la dame échangea un Grüezi suivi de commentaires incompréhensibles et de rires brefs. «Tout le monde est si bilingue», se disait Pierre avec tristesse, et il suivait la dame en souriant naïvement pour faire comme s'il comprenait. Ils longèrent un grand couloir sombre, et parvinrent à une sorte de vestiaire avec une photocopieuse et un homme vêtu de vert derrière un bureau.

La dame dit: «Et voilà!» en désignant une porte. «Merci», dit Pierre exténué.

Il entra dans les toilettes.

\*\*\*

La porte se referma sur lui. Il était seul. Il se regardait dans la glace. «Je n'ai plus be-

soin de vomir», se dit-il. Il ne voulait plus penser à la question torturante de son identité. Il mit ses mains sous l'eau froide et s'aspergea le front. C'est alors qu'il s'esuyait les mains qu'il entendit la chasse d'eau dans la cabine derrière lui. La porte s'ouvrit; Pierre eut un hoquet en apercevant dans le miroir le reflet d'un conseiller fédéral qui sortait de la cabine. Il n'eut pas le temps de s'excuser d'être là ni même de se retourner; déjà le conseiller fédéral s'avancait vers lui et disait: «Bonjour.»

«Bonjour», répondit Pierre qui se poussa avec déférence.

Le conseiller fédéral dit encore, tout en se lavant les mains: «Quelle chaleur...

– Oui. Ça va faire du bon vin.» C'est tout ce qu'il avait trouvé; le conseiller fédéral lui jeta un regard amusé. «Au revoir», dit-il enfin après s'être essuyé les mains. «Au revoir», dit Pierre. Le conseiller fédéral sortit des toilettes. Pierre, bouleversé, courut à sa suite, mais déjà il rentrait dans la salle en face des toilettes. A l'homme en vert et à la dame qui le regardaient, Pierre dit: «C'était Didier Burkhalter, le conseiller fédéral. Vous avez vu?

## Les toilettes du rez ou l'idéal helvétique

Le constat n'est pourtant que le fruit d'un malentendu. Si la sécurité avait été plus attentive, ou si Pierre avait porté son badge, il ne se serait bien entendu pas retrouvé dans ces toilettes-là, mais dans celles qui se trouvent aux étages supérieurs. Il n'aurait pas pu s'imaginer qu'en haut lieu, on met chaque individu au même niveau quelles que soient ses qualités nationales, et il aurait peut-être renoncé à son passeport.

Laissons pourtant à Pierre que les toilettes du rez du Parlement sont une vraie leçon d'helvétisme: les architectes qui ont rénové le Palais fédéral en 2008 n'ont gardé que deux toilettes pour tout le rez-de-chaussée du Palais, alors que cet étage comprend un restaurant et 6 salles de commissions, visitées régulièrement par les conseillers fédéraux. Ainsi, la Suisse peut bien être ce qu'elle veut en réalité: ceux qui se sont penchés sur sa représentation ont décidé que c'est le même trône qui servirait à chacun. Ce sont donc bien les toilettes du rez du Parlement qu'il faudrait montrer aux écoliers et aux touristes: là se trouve l'illustration d'une culture spécifique, la représentation d'un idéal helvétique. Et l'œil bienveillant de l'huissier, fonctionnaire gardien du bon ordre et de la volonté de l'Etat, veille pour nous à l'application rigoureuse de cette leçon d'égalitarisme. ISABELLE FLÜKIGER

– Oui, il est en séance tout l'après-midi.

– Ah! Tout le monde semblait trouver ça normal. Il venait pourtant de se laver les mains avec un conseiller fédéral. Ils avaient échangé quelques mots. Pierre et un conseiller fédéral! Pierre lui-même. Sous l'œil bienveillant de l'huissier et des employés fédéraux, il pouvait jouir des mêmes aisances qu'un chef d'Etat. Il pensa: «Je n'ai pas de qualités suisses, et ceux qui pensent la Suisse s'en fichent.» Et simplement parce qu'on avait pensé en haut lieu que sa vessie et ses intestins avaient la même valeur que ceux d'un conseiller fédéral, Pierre eut le sentiment qu'on lui rendait son passeport.

Il remonta vers la tribune des visiteurs le cœur gai. Plus tard, dans l'après-midi, il commanda un Rivella et il se dit qu'en plus de pouvoir partager des toilettes, tous les Suisses pouvaient partager un Rivella ou un verre de Fendant. Dans les autres nations pendant ce temps, on boirait du Sprite ou du Bourgogne. Il trouva ce nouvel argument très satisfaisant, et renonça définitivement à abandonner sa nationalité. I

## photographie

## Les polaroids de Newton



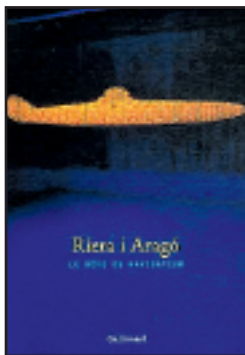
Il s'en servait comme ébauches, pour vérifier le cadrage de ses photographies avant de fixer celles-ci sur la pellicule. Autant dire que les polaroids d'Helmut Newton constituent un carnet de notes, un inventaire d'idées. Il les soumettait souvent à sa femme June (alias Alice Springs) qui eut la bonne idée de les conserver et de les montrer après le décès de Newton en 2004. En voici la collection rassemblée dans un livre. Essentiellement des clichés de nus et de mode, en noir et blanc ou en couleur.

C'est bien sûr par la mode qu'a été révélé ce natif de Berlin en 1920, exilé en Australie avant de connaître une carrière internationale. Dès les années 1970 – pour *Vogue* notamment –, Helmut Newton développe une vision particulière de la femme. Objet de désir, certes, mais aussi icône inquiétante. Si l'érotisme reste «soft», il frôle souvent des zones plus étranges. Celle de la cruauté. Celle du sado-masochisme évoqué, de la domination notamment. Celle de la confusion des sexes parfois. Et puis Newton composait parfois des images étranges, à la limite de l'absurde, que ce soit par l'ajout de jouets ou la pose bizarroïde de ses modèles. Tout ce que révèlent parfaitement ces polaroids. JS

> Helmut Newton, *Polaroids*, Ed. Taschen, 224 pp.

## expositions

## Et la Catalogne se réveilla!



Avec la mort de Franco en 1975, c'est non seulement toute l'Espagne qui était libérée de la dictature, mais aussi toute la créativité ibérique qui se retrouvait afranchie. La culture catalane, particulièrement brimée par Franco, explose alors en quelques années. Une génération de jeunes créateurs font de Barcelone l'une des scènes artistiques les plus intéressantes des années 1980. Parmi eux Josep Maria Riera i Arago, né en 1954. Les musées d'art moderne de Céret et de Collioure lui consacrent une rétrospective qui est aussi le moyen de suivre l'évolution d'une certaine scène catalane depuis plus de trente ans.

A cette occasion, les Editions Gallimard publient un beau livre, *Le rêve du navigateur*, qui rend bien compte de l'œuvre de Riera i Arago. Peinture, sculpture, installations, détournements d'objets et de matériaux récupérés donnent à ce corpus un dynamisme jamais démenti. Qu'elles mesurent quelques centimètres de haut ou soient monumentales, les œuvres de Riera i Arago dégagent de la puissance tout en atteignant une émotion poétique indéniable. Ne serait-ce que par l'évocation d'objets volants ou de barques figées. Dans un rêve... JS

> Musées d'art moderne de Céret et de Collioure, jusqu'au 6 novembre.  
> Riera i Arago, *Le rêve du navigateur*, Ed. Gallimard, 176 pp.

## chroniques

## «Je me souviens» d'Olten



Olten, c'est sa ville d'origine. Alex Capus y est venu avec sa mère, en 1967. Il a six ans. Et il a observé sa ville. Devenu journaliste et romancier, il a écrit pour différents journaux des chroniques douces amères, ironiques et tendres sur Olten. Cela fait un peu «je me souviens», puisque d'entrée Alex Capus précise que tout a changé, qu'Olten n'est plus la même. Si l'on excepte son trop fameux brouillard qui «s'insinue dans les os», alors que «l'âme se couvre de moisissures». Mais sans le brouillard, Olten ne serait pas Olten et l'on n'irait pas admirer le monde depuis le sommet de la Froburg, au-dessus de la «peufe».

Alors il se souvient des odeurs de chocolat et de biscuit que distillaient les usines. Et des autres fabriques, fermées depuis, délocalisées. Il se souvient de la gare, fabuleuse. Il se souvient du chat Toulouse, le roi de la vieille-ville, qui savait ouvrir les portes et faire reculer les voitures. Il se souvient de l'Aar, redevenue propre et où l'on entend rouler les cailloux. Il se souvient de Stripper le rocker et des belles filles de 1976. Parler d'une ville, c'est parler des gens – qu'Alex Capus aimerait pouvoir collectionner. Parler du monde. Parler de nostalgie, aussi. JS

> Alex Capus, *Le roi d'Olten*, tr. de l'allemand par Anne Cuneo, illustrations de Jörg Binz, Ed. Bernard Campiche, 119 pp.